Traduction et Langues Volume 24 Numéro 01/2025
Journal of Translation Languages مجلة الترجمة واللغات
ISSN (Print): 1112-3974 EISSN (Online): 2600-6235
DOI: https://doi.org/10.52919/translang.v24i01.1035

La Sémiotique de L'Exil dans *Les Raisins de la Galère* de Tahar Ben Jelloun

The Semiotics of Exile in The Grapes of the Galley by Tahar Ben Jelloun

Merahia Bouazza
Université de Relizane - Algérie
merahia.bouazza@univ-relizane.dz

Comment citer cet article :
Bouazza, M. (2025). La Sémiotique de L'Exil dans *Les Raisins de la Galère* de Tahar Ben Jelloun. *Traduction et Langues, 24 (1),* 282-297.

Reçu : 04/11/2024 **; Accepté :** 02/05/2025 **; Publié :** 30/06/2025

Auteur correspondant : Bouazza Merahia

Keywords

Beur literature; Exile; Otherness; Postcolonial generation; Problematic hero; Quest for identity

Abstract

This paper provides a critical analysis of Tahar Ben Jelloun's novel Les Raisins de la galère, focusing on the themes of identity quest and exile. Through these issues, the work highlights the deep-seated malaise of a postcolonial generation torn between disillusionment, wandering, and inner fragmentation. The study seeks to question the status and rights of immigrants in the metropolis, while exploring the resulting ambivalent relationships. Particular attention is given to the obstacles to integration, especially the question of identity, which in the novel manifests as psychological suffering, fervor, delinquency, rejection of uniqueness, and a quest for belonging to a community. The tragic consequences of this marginalization often give rise to a "self" obsessed with identification, where the "I" ultimately defines itself in a context of hatred of the Other. It is in a desire to go beyond a central literature to conquer a universal literature that Tahar Ben Jelloun refers us from the title to The Grapes of Wrath by John Steinbeck to continue to raise the ideological and socio-economic concerns of his time. This study begins by addressing the notion of the "problematic hero", a concept borrowed from Georg Lukács, who defines it as a figure constantly experiencing an identity crisis, shaped by the tensions of their time. This framework offers a lens through which to examine the society in which the novel's characters evolve. In this light, it seems appropriate to closely follow the development of the main character, Nadia—the narrator—who gradually asserts herself throughout the narrative by striving to distinguish herself from others, both personally and socially. The study also aims to analyze exile as a central theme in postcolonial Maghrebi literature, often linked to the phenomenon of immigration, particularly with the emergence of the Beur generation. This generation, which forms the focal point of the novel, embodies the cultural and socio-economic inequalities they endure. Moreover, the analysis seeks to uncover the intergenerational malaise: that of parents marked by submission and internalized marginalization, and children shaped by rebellion and a search for identity. The examination of the problematic hero, the tragic ending, and the motif of exile will thus serve as the foundation for analyzing the various forms of racism, alienation, and identity struggles depicted in the novel.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Mots clés

Altérité ; Exil ; Génération postcoloniale ; Héros problématique ; Quête identitaire ; Littérature Beur

Résumé

Cet article propose une analyse critique du roman Les Raisins de la galère de Tahar Ben Jelloun, en mettant l'accent sur les thématiques de la quête identitaire et de l'exil. A travers ces enjeux, l'œuvre éclaire le malaise profond d'une génération postcoloniale, déchirée entre désillusion, errance et fracture intérieure. L'article s'efforce d'interroger le statut et les droits des immigrés en métropole, tout en explorant les rapports ambivalents qui en résultent. Une attention particulière est portée aux obstacles à l'intégration, notamment la question de l'identité, qui se manifeste dans le roman par des souffrances psychiques, de la fougue, de la délinquance, un rejet de l'unicité et une quête d'appartenance à une communauté. Les conséquences tragiques de cette marginalisation donnent souvent naissance à un « je » obsédé par une quête d'identification, où le « moi » finit par se définir dans un contexte de haine de l'Autre. Dans une volonté de dépasser une littérature périphérique pour tendre vers l'universel, Tahar Ben Jelloun inscrit dès le titre Les raisins de la galère dans un dialogue intertextuel avec Les raisins de la colère de John Steinbeck, prolongeant ainsi la réflexion sur les enjeux idéologiques et socioéconomiques de son temps. Cette étude s'ouvre sur la notion de « héros problématique », empruntée à Georg Lukács, qui le définit comme un être en crise identitaire permanente, traversé par les tensions de son époque. Ce concept permet d'appréhender la société dans laquelle évoluent les personnages du roman. Dans cette perspective, il apparaît pertinent de suivre de près le parcours de Nadia, la narratrice et personnage principal, qui, au fil du récit, cherche à s'affirmer en se démarquant des autres, tant sur le plan personnel que social. Ce travail se propose également d'analyser l'exil en tant que thème central de la littérature maghrébine postcoloniale, souvent associé au phénomène migratoire, notamment à travers l'émergence de la génération beur. Cette dernière, au cœur du roman, incarne les tensions liées aux inégalités culturelles et socioéconomiques. Il s'agit par ailleurs de mettre en lumière le malaise transmis de génération en génération : celui de parents résignés, intériorisant leur exclusion, et d'enfants révoltés, en quête de repères. L'étude du personnage du héros problématique, de la fin tragique et du motif de l'exil constituera ainsi la base d'une analyse des multiples formes de racisme, d'exclusion et de quête identitaire à l'œuvre dans le roman.

1. Introduction

Le thème de la quête identitaire est un thème récurrent fort présent dans la littérature maghrébine postcoloniale car un grand nombre d'écrivains maghrébins sont nés en France, ou ont vécu à l'étranger, ce qui a engendré chez eux un conflit culturel entre le pays natal et le pays d'accueil. Ainsi que la plupart des peuples maghrébins dont l'histoire est jalonnée de nombreuses cicatrices, surtout par le fait qu'ils ont été longtemps sous le joug impérialiste. Tahar Ben Jelloun est l'un des écrivains qui ont abordé ce thème majeur,

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

cela se manifeste dans ses œuvres *La nuit sacrée* (1987), *Harrouda* (1973), *La réclusion* (1976) et *Les raisins de la galère* (1996). Un roman profond et complexe, riche de par sa structure et son contenu où la drogue, les bavures policières, l'islamisme et la question socioéconomique sont racontés et opposés aux rêves de Nadia le personnage principal, sa fougue, son envie de vie et de bonheur. En ce sens, Ben Jelloun évoque le malaise de tout un peuple et la crise identitaire des générations postcoloniales en terre d'exil.

Les raisins de la galère s'inscrit dans le courant littéraire beur, qui regroupe les récits d'auteurs issus de la deuxième génération d'immigrés maghrébins installés en France. Le terme « beur » renvoie à un espace à la fois géographique, culturel et social, marqué par l'entre-deux et souvent le malaise. Cette identité, construite sur les traces de l'histoire coloniale, se forge dans un clivage sociohistorique qui rend complexe toute appartenance pleine à l'une ou l'autre des cultures d'origine ou d'accueil. Par ailleurs, le traitement de ces thématiques dans le roman ne relève pas d'un simple décor narratif, mais constitue l'aboutissement d'un véritable enjeu structurel. Outre les notions d'identité et d'exil, l'œuvre met en jeu une figure centrale, celle du "héros problématique", concept développé par Georg Lukács dans *La Théorie du roman* (1968), et qui trouve ici une résonance particulière.

En sélectionnant l'œuvre de Tahar Ben Jelloun, nous souhaitons mettre en lumière un roman qui n'a pas reçu l'attention qu'il mérite, un ouvrage dont la portée et la richesse n'ont pas été pleinement reconnues. Il faut savoir que loin d'être un simple sujet de circonstance, l'immigration maghrébine, occupe une place de choix dans l'œuvre de Ben Jelloun. Celle-ci transcende la fiction pour offrir un témoignage autobiographique poignant, illustrant le malaise vécu par de nombreux immigrés. Le jeu entre fiction et réalité marque cette illusion du réel qui est « parfois poussée à un point tel que le romancier éprouve le besoin de bien marquer la distance « (Achour & Rezzoug, 2005, p. 201). Ce vécu s'est transmis à leurs descendants, formant la « génération beur », confrontée à une crise identitaire profonde. Cette dimension autobiographique enrichit l'œuvre d'une profondeur émotionnelle et d'une authenticité qui résonnent avec les réalités contemporaines de l'immigration et de l'intégration. Car, articulée autour du désenchantement, la réalité suscite chez l'immigré des sentiments neufs au regard de la désillusion qu'elle engendre (Tanji, 2024, p. 144).

Dans ce roman, l'auteur dépeint l'héroïne Nadia, une adolescente d'origine kabyle née en France, qui lutte pour transcender sa condition de « femme beur » et s'affirmer pleinement en tant que citoyenne. Cependant, elle se trouve piégée dans un mal-être existentiel, tiraillée entre les récits conservateurs de sa mère et les aspirations modernes qu'elle nourrit. Cette dualité génère chez elle un malaise profond, illustrant le déchirement identitaire vécu par la deuxième génération d'immigrés, entre héritage culturel et quête d'intégration. C'est dans cette même perspective que nous proposons une analyse centrée sur les questions suivantes : dans quelle mesure le roman de Tahar Ben Jelloun, à travers la représentation sémiotique de l'exil, donne-t-il corps au malaise identitaire de la deuxième génération issue de l'immigration maghrébine, incarnée par une héroïne en

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

quête de reconnaissance, tiraillée entre marginalisation sociale et désir d'intégration dans la société française ?

A cet effet, nous postulons que ce roman construit une sémiotique de l'exil où les signes narratifs, linguistiques et symboliques traduiseraient l'exclusion de l'héroïne, révélant le malaise identitaire propre à la deuxième génération « beur », incapable de s'inscrire pleinement dans la société d'accueil. Et que l'héroïne Nadia tenterait, à travers ses choix, ses ruptures et son engagement, de redonner un sens nouveau à l'expérience de l'exil, non plus comme un stigmate subi, mais comme un espace de reconfiguration identitaire et d'émancipation individuelle.

Cette recherche d'émancipation s'inscrit dans une perspective théorique éclairée par les travaux de Charles Bonn sur l'exil, l'errance et l'identité, ainsi que par les analyses de Lucien Goldmann et de Georg Lukács sur le "héros problématique". Selon Bonn, l'écriture maghrébine de langue française reflète une quête identitaire marquée par la tension entre deux espaces. La Terre, symbolisant l'origine et la mémoire, et la Cité, représentant l'altérité et l'exil. Goldmann, quant à lui, souligne que le roman moderne exprime une société où l'individu, confronté à un monde dégradé, cherche des valeurs authentiques sans jamais y parvenir pleinement. Lukács met en évidence la rupture insurmontable entre le héros et son milieu social, caractéristique du genre romanesque moderne. Ainsi, cette étude s'articulera autour de la figure de Nadia, héroïne en quête d'une identité reconnue, en dialogue avec les théories sociocritiques susmentionnées, afin d'analyser les tensions identitaires et les aspirations de la deuxième génération d'immigrés en France.

2. Le héros problématique

Avant d'aborder cette étude, il convient de revenir sur la pensée de Georg Lukács et sa conception du héros problématique. A ce propos, Lucien Goldmann souligne que « la structure décrite par Lukács est celle qui caractérise l'existence d'un héros romanesque qu'il a très heureusement défini sous le terme de héros problématique » (Bouzar, 2006, p. 120). Dans *La Théorie du roman*, Lukács examine les œuvres littéraires à travers le prisme de l'évolution sociale et économique. Il y voit l'essence du roman dans « la création d'un "héros problématique" dont l'aventure profonde est la recherche "dégradée" de valeurs authentiques, dans un monde lui aussi dégradé. Le roman serait la présentation privilégiée d'une rupture insurmontable entre le héros et le monde » (Saint-Martin, 1966, p. 94).

Lukács soutient que, dans une société stable et homogène, l'individu vit en harmonie avec son environnement, il ne connaît ni conflit intérieur ni malaise existentiel, et sa quête demeure essentiellement philosophique. En revanche, cette cohésion disparaît dans les périodes de rupture historique, marquées par de profondes mutations économiques, sociales et politiques, telles que le passage du féodalisme au capitalisme ou la révolution industrielle. L'individu moderne, écrit-il, « ne peut retrouver la communion qui régnait dans la société et la culture antique.

La conscience moderne est une conscience déchirée. De ceci témoignent le roman en général et le personnage "problématique" du roman en particulier » (Lukács, 1968, p. 213). Par conséquent, le héros contemporain ne se conforme plus à un modèle figé ; il

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

incarne désormais un individu unique, animé par un désir de singularité. Refusant les normes dictées par la collectivité ou son groupe d'appartenance, il cherche à affirmer sa propre vision du monde et à défendre ses convictions personnelles. Dans cette optique, Georg Lukács met en lumière une disjonction essentielle entre le héros et le monde social qui l'entoure, ce qui conduit à l'émergence de la figure du « héros problématique ».

Ce dernier se caractérise, selon Lukács par une quête de « valeurs absolues sans les connaître et les vivre intégralement et sans pouvoir, par cela même, les approcher » (Lukács, 1968, p. 176) ; qu'il ne parvient ni à connaître pleinement, ni à incarner véritablement, et dont l'inaccessibilité même constitue l'essence de son drame existentiel. Cette tension existentielle définit un personnage en perpétuelle errance, incapable de s'inscrire pleinement dans l'ordre social établi. Ainsi, Nadia, la rebelle, incarne le malaise d'une génération perdue entre deux cultures et deux héritages. Elle rejette l'étiquette de « Beure née en France », refusant toute forme de classification réductrice. L'héroïne vit alors une existence double, écartelée entre deux univers socioculturels en tension : d'un côté, une identité arabe qu'elle refuse de lier à son village d'origine La Kabylie, perçu comme un espace figé, sans perspective d'avenir ; de l'autre, une identité française qu'elle rejette en refusant de s'installer dans les cités de transit, Resteville. Son aspiration profonde est de « renaître ailleurs, là où les regards ne sont chargés d'aucune haine, où ils se moquent pas mal de la couleur de peau, où ils ne réclament rien, ni papiers, ni explications » (Ben Jelloun, 1996, p. 21). Ce désir de renaissance s'accompagne d'une quête d'effacement de toute appartenance visible : « je me serais exilée dans une contrée anonyme où je serais devenue moi-même n'importe qui, ni plus ni moins qu'une personne sans signe distinctif, avec un visage au type indéfinissable, un corps qui ne trahit pas ses racines, une voix sans aucun accent » (1996, p. 123).

Les raisins de la galère est un récit de révolte et de quête de liberté inscrit dans le contexte des banlieues parisiennes des années quatre-vingt-dix. A travers le personnage de Nadia, une Française d'origine kabyle née de parents algériens, Tahar Ben Jelloun dresse un état des lieux du vivre-ensemble. Enfant d'un ouvrier dont le rêve est simplement d'offrir un toit à sa famille, Nadia retrace ses souvenirs d'enfance dans la cité de "Resteville", un lieu où elle grandit et forge peu à peu sa conscience. Refusant de se plier aux règles imposées par son environnement, elle devient une femme engagée, emblématique du "personnage problématique", en rupture avec l'ordre social et en quête d'émancipation. A la fois personnage principal et narratrice, Nadia raconte son voyage, effectué à l'âge de treize ans, en compagnie de son frère Arezki et de sa cousine Saadia, vers le pays natal, chez la famille paternelle à Tadmit, en Kabylie. Ce séjour marque la confrontation directe avec les deux cultures qui l'habitent, la reliant à deux communautés entre lesquelles elle se sent divisée, sans appartenir pleinement à l'une ou à l'autre. En choisissant de faire entendre la voix de Nadia à la première personne, Ben Jelloun invite le lecteur à s'immerger dans son quotidien, à éprouver son malaise, à partager ses tourments, ses élans, ses rêves, mais aussi à ressentir la douleur de ses désillusions.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Dostoïevski, quant à lui, aborde le personnage sous un angle différent. Comme le rapporte Mikhaïl Bakhtine dans *La Poétique de Dostoïevski* (1970, p. 82), « l'important n'est pas de savoir ce que représente le personnage dans le monde, mais ce que le monde pour le personnage et ce que celui-ci représente pour lui-même ». Autrement dit, il ne s'agit pas de mettre en avant l'image artistique du personnage ou sa fonction sociale, mais de saisir sa manière propre de percevoir le monde et de se percevoir lui-même. Cette approche trouve un écho dans le parcours de Nadia, dont l'évolution est manifeste tout au long du roman.

D'abord présentée comme une fillette de dix ans, marquée par la violence subie par sa sœur, elle nourrit déjà des rêves d'évasion « je lui ai promis qu'on partirait un jour toutes les deux à Vancouver et où les gens comme Kader n'ont pas le droit d'exister » (1996, p. 2). Ce désir de fuite signe le début d'un cheminement intérieur vers l'émancipation et l'affirmation de soi. Nadia se voit grandir au fil du récit, passant de la petite élève fière de son rôle de déléguée de classe à une jeune femme ambitieuse, déterminée à s'engager pleinement dans la vie politique. Elle déclare avec assurance « je me présente aux législatives et pourquoi pas demain aux européennes ?» (1996, p. 89). D'une écolière qui espérait que la presse parisienne entende son cri, elle devient la responsable d'une association, animée par la volonté de faire porter sa voix jusqu'au parlement. Elle exprime ainsi son ambition d'apprendre « l'espagnol, l'anglais, le russe, le chinois pour le cas où j'aurai un jour à parler devant l'assemblée des nations unies » (1996, p. 114).

Le roman retrace l'évolution marquante de Nadia, depuis son adolescence marquée par une profonde frustration face à un représentant du parti communiste, qu'elle a tant peiné à rencontrer pour finalement se heurter à son indifférence, jusqu'à devenir, des années plus tard, candidate de ce même parti. Adolescente, elle ne peut que lui adresser des paroles de colère et de haine. Devenue adulte, elle retrouve ce vieil homme, M. Bourru, dans un face-à-face symbolique, cette fois en position de négocier. L'affaire de la maison familiale, qui l'a accaparée pendant plus de quinze ans entre démarches administratives et luttes juridiques pour faire reconnaître une inégalité avérée, devient le terrain de ce règlement de compte. Elle confie « je tenais à la candidate de parti communiste à négocier en tête à tête avec M. Bourru. Lui et moi étions les seuls à savoir que nous avions un compte personnel à régler, un passif à apurer. C'était une de mes conditions » (1996, p. 87). Ce moment marque un tournant crucial dans la trajectoire de l'héroïne. En 1991, à la suite du décès de son père et de l'assassinat de Kamel, le mari de sa sœur, Nadia s'engage résolument en politique. Elle prend la tête d'une association pour lutter contre les violences racistes et empêcher que d'autres Maghrébins subissent le même sort.

Le héros problématique est constamment en proie à une crise identitaire. Marginal, singulier, il se distingue par une quête obstinée de sens qui le mène souvent à des issues tragiques comme la folie, la mort ou le suicide. Nadia, bien qu'incarnant la figure de la rebelle qui lutte contre toutes les contraintes entravant sa réussite, n'échappe pas à ce destin. Son échec semble inévitable, car elle reste enfermée dans le poids de ses origines,

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

prisonnière d'un métissage identitaire qui la trouble profondément. Elle en prend conscience lorsque cette question lui est posée, « mais es-tu seulement capable de classer tout cela ? Tu ne vis bien que dans le mélange ? Tu mélanges la vie de ton père à la tienne […] Tu es contre l'oubli, même si tu sais aussi avoir besoin de lui » (1996, p. 92).

A ce stade du récit, il devient clair que Nadia ne cherche pas seulement à obtenir un mandat aux élections pour changer la France, mais également pour se venger des moqueries, pour cicatriser les blessures profondes de sa famille, longtemps marquée par la souffrance infligée par la France et les Français. Ce passage illustre bien comment l'émotion s'inscrit dans le discours lui-même, à travers une mise en forme langagière qui interpelle et trouble.

Comme le souligne Amossy (2009, p. 196), « les émotions se disent dans les procédés syntaxiques qui comprennent l'ordre des mots, les phrases exclamatives, les interjections. Des éléments censés provoquer une émotion dans l'auditoire ». Ainsi, le discours de Nadia n'est pas seulement narratif, il est aussi performatif car il expose une mémoire douloureuse tout en engageant une réponse affective chez le lecteur. En quête de reconnaissance et de justice, elle se perd dans un tourbillon d'idées contradictoires tout en confrontant les défis de son identité et de son parcours en déclarant « mais quel pays ? Le mien est irrigué par mon sang, ma carte est mon visage. […] quelle est cette malédiction qui s'acharne sur nous ? Faut-il trahir, quitter ce lieu, devenir une autre, une femme toute neuve ?» (1996, pp. 118-119). L'échec de Nadia aux élections législatives, motivé par le rejet d'une société qui refuse qu'une fille d'un sans-papiers, accède à la représentation politique, accentue son sentiment d'exclusion et d'aliénation. Par une longue prolepse, la narratrice dévoile ses pensées intimes, révélant l'ampleur psychologique de cette défaite sur son identité et sa perception de l'avenir :

> Au soir du scrutin je respire : je ne serai pas députée. Pour les écolos, je n'ai été que la beurette de service. Ça fait toujours bien d'avoir une Maghrébine sur ses bulletins ou ses tréteaux. Je me sens exclue d'un avenir que je m'étais imaginée, mais cette exclusion ne me fait pas souffrir. […] Une Beur au Palais-Bourbon ! Je vois d'ici les titres des journaux ! » (1996, pp. 129-130).

Face à l'impossible réconciliation de ses identités, Nadia se retire et renonce à ses aspirations militantes, se réfugiant dans les souvenirs idéalisés de l'enfance. Elle cherche à fuir l'exil intérieur en reconstruisant un passé apaisé, où le village, désormais lieu rêvé, remplace la réalité douloureuse. Cette régression se cristallise dans une scène onirique, « je me vois courir à travers une prairie fleurie, il fait beau, je crie, mon père s'est caché derrière un arbre, il en surgit dans un éclat de rire, je tombe dans ses bras, le soleil est brûlant, le ciel presque blanc, j'ai cinq ans, je suis heureuse, on est là-bas, au village » (1996, p. 132).

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Disponible en ligne à https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/155

Ce retour imaginaire à l'enfance traduit le besoin de réenchanter une identité fragmentée. Ce besoin de revenir au passé constitue le cœur du récit, l'essence de son identité. Pour la première fois, Nadia cède à ses souvenirs d'enfance, longtemps enfouis, afin de magnifier un présent qu'elle juge maudit. Elle nous offre une image idéalisée de son village natal, se débarrassant de son rôle de rebelle pour revêtir celui d'une petite innocente kabyle, jouant dans un pays des merveilles. Ainsi, l'auteur explore les thèmes de l'altérité, de l'identité et de la lutte pour l'intégration, interrogeant les valeurs de la société contemporaine.

Les relations entre l'être et l'espace dans lequel il vit sont complexes, qu'elles soient géographiques, politiques ou socioculturelles. Dans ce contexte, il est essentiel de noter que Nadia prend conscience que son seul moyen d'échapper à l'enfermement de la banlieue, étiquetée "beur", et de se faire mieux identifier, réside dans les études. Cela la pousse à devenir la première de sa classe sans contestation, affirmant : « j'étais première dans ma classe sans effort » (1996, p. 9). Elle est élue déléguée de classe pour la troisième fois, afin de ne plus se sentir inférieure ni marginalisée par ses pairs français. Son sentiment de « Nadia égarée », enchaînée à son village natal de Tademaït, « ce mouroir » où tout est figé, sans mouvement, la marque profondément. Sa marginalisation à Resteville par le maire, qualifié de « raciste », et sa rage envers M. Bourru, ancien soldat en Algérie, incarnent son désarroi face à l'injustice. Celui-ci fait raser sa maison à cause de son architecture maghrébine qui déplaît aux Français, précisant que « la mairie la considérait d'un sale œil » (1996, p. 18), sous prétexte qu'une famille algérienne n'a pas le droit de vivre au centre-ville. Dans cette ville, les Arabes comme Mustafa, un artiste talentueux, sont privés de toute créativité. Cet endroit, où réside une famille « inclassable » au centre-ville, devient une véritable provocation pour les Français. Comme le souligne Nadia « que nous vivions dans une vraie maison avec des fenêtres, c'était pour les gens de la mairie une véritable provocation » (1996, p. 19). Cette décision engendre chez elle une rancœur profonde, même envers la presse parisienne qui « ne rendit pas compte de notre affaire » (1996, p. 22). En elle grandit une haine avide « j'ai la haine, j'ai la rage, trop d'injustice, je ne serai plus galérienne » (1996, p. 23).

En raison de toutes ces injustices, une haine croissante s'installe au plus profond de son « moi ». Cela se manifeste dans sa lettre, où elle écrit : « aujourd'hui j'ai subi une grande défaite. Mais ils ne m'auront pas, je ne serai jamais la Beur qui passe à la télé » (1996 : 23). Sa révolte prend alors une tournure plus déterminée, s'opposant au racisme qu'elle subit, que ce soit contre Ali, le petit beur harcelé par les enfants français, ou contre sa mère, négligée à l'hôpital par les infirmières. Elle affirme : « pour moi la lutte contre le racisme devait commencer dès les petites classes » (1996, p. 32).

Loin de percevoir la Kabylie comme un lieu d'enracinement identitaire, la narratrice la rejette comme un espace d'exil, isolé et désolé. Elle y voit un « mouroir » répulsif « après la fête j'ai été prise de nausée. C'est fou ce qu'on mange dans notre tribu » (1996, p. 11). Tout y évoque la mort, la stagnation, l'oubli. Le village semble figé, habité par des femmes « vieilles et silencieuses », privées de parole, dans une immobilité synonyme de

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

disparition « trop d'immobilité flanque la mort » (1996, p. 17). Par contraste, Resteville, bien que lieu de marginalisation, apparaît presque comme un espace de modernité, envié par les voisins des HLM « toilettes à l'européenne, la plupart de nos voisins, eux, ne bénéficiaient pas de ce confort » (1996, p. 19). Dans ce cadre, la littérature maghrébine de langue française s'impose comme un lieu de mémoire et de témoignage où « les auteurs maghrébins n'ont jamais su se soustraire à leur identité véhiculée par un substrat culturel, socle d'enracinement et de transmission intergénérationnelle » (Bouazza & Yagoub, 2024 , p. 186).

C'est dans cet esprit paradoxal qu'évolue Nadia qui nous laisse, tout au long de ce roman, suivre avec émerveillement le parcours d'une gamine qui fait la boxe pour intimider les gosses de son quartier qui se croient tout permis, à une Nadia porte-parole, défenseuse des droits des jeunes, protectrice de leurs droits que les jeunes comme Yahia et Ali les deux islamistes barbus viennent demander son aide pour améliorer leur situation, que le père conservateur de Naima veut la supplier pour retrouver sa fille qui a fui le foyer familial "patriarcal". En revanche, Nadia pour se confirmer préfère l'amour d'un Marc Antillais parce qu'il n'est pas arabe, un Marc sauveur des beurs amoureux d'elle, de la couleur de sa peau et de ses origines arabes. D'un côté, ce choix n'était plus forcé comme le cas de sa sœur, c'était plutôt pour la forte raison qu'il n'est pas arabe. Elle voulait toujours être dans les bras de quelqu'un qui n'est pas *classé*, mais différent, qu'il soit épris de sa beauté et qui ne ressemble pas aux types de chez elle qui croient que le fait « de parler de la beauté de la femme est une insulte » (1996, p. 75). Et de l'autre côté, elle se sent rassurée parce qu'il l'aide à défendre les droits de *l'enfant beur* comme le cas du petit Ali dans le centre où ils travaillaient ensemble.

> Ce qui m'avait attiré vers toi, c'était la couleur de ta peau, c'était tes origines. Car je suis certains que moi aussi, je viens du pays de tes ancêtres. J'ai les cheveux d'un petit Algérien et les yeux d'un petit français. A travers toi, je me cherchais, j'étais à la poursuite de mes racines. (1996, p. 69).

Ainsi, il en ressort que l'étude du héros problématique rend possible l'expression spatiale de l'énonciation et permet de voir que le héros tragique découvre en l'homme lui-même une fatalité extérieure et intérieure à laquelle s'affronte la liberté. De ce fait, se construit une sémiotique de l'espace notamment de l'exil dans lequel l'héroïne, n'était pas uniquement en perpétuelle quête de liberté. Mais aussi en dualité à la fois avec son désir de vouloir éradiquer le timbre de l'inclassable à travers sa candidature aux élections législatives pour construire une nouvelle France, et avec son combat quotidien pour supprimer l'image falsifiée des français sur les beurs en défendant leurs droits en sa nouvelle qualité de responsable d'une association.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

3. Exil et fragmentation identitaire

Le thème de l'exil que révèlent les oeuvres des écrivains maghrébins est toujours lié au phénomène d'immigration comme cadre géographique sur lequel l'immigré porte tous ses espoirs de vie meilleure, où il compte commencer une nouvelle existence. Selon Charles Bonn, le concept d'exil et celui de la quête étaient toujours liés au phénomène d'émigration où « la quête d'identité, dans les littératures dites "émergentes", se réclamant d'une "identité problématique", ou "périphérique", ou encore "mineure" (Bonn, 2001). Avec l'émergence de la génération « beur », la problématique migratoire se déplace des parents vers les enfants. L'expérience de l'exil, désormais intériorisée, devient un thème central de la littérature maghrébine de langue française. Ce thème « a toujours été au cœur de la création littéraire, comme il a toujours été une des marques des sociétés humaines. Dès le premier couple humain, dès le premier groupe social, l'homme a connu l'exil […] Comme si par essence l'homme n'était destiné qu'à être déplacé, déchu du jardin originel, chassé de son pays, de sa maison, coupé de sa culture, de sa civilisation, de sa langue (Tanji, 2024, p. 136). Cette dissonance identitaire engendre un profond malaise psychologique, révélateur de la condition ambivalente de ces citoyens, tiraillés entre appartenance nationale et rejet social. Leur lutte contre les discriminations et les inégalités rejoint celle, plus large, des minorités marginalisées à travers le monde.

Dans ce récit, le conflit identitaire s'exprime à travers l'opposition entre deux systèmes éducatifs. Celui, traditionnel, transmis par une mère kabyle superstitieuse, « elle est très superstitieuse, je ne sais où elle a attrapé cette maladie, mais elle voyait partout des sources de malheur » (1996, p. 13), et celui de l'école républicaine française, fondé sur la laïcité et l'émancipation. La mère incarne une vision patriarcale, elle veut faire de sa fille « une bonne » (1996, p. 9), obéissante, soumise, attachée aux tâches domestiques, refusant qu'elle adopte le mode de vie des françaises qu'elle critique pour leur indépendance perçue comme une perte de féminité. Ce clivage idéologique renforce la crise identitaire de la narratrice, prise entre loyauté familiale et quête d'autonomie, « elle est persuadée que je ne serai jamais mère de famille, que je ne fonderai jamais de foyer. […] Elle me reproche de ne pas assez penser à moi, à ma vie (1996, p. 73).

Compte tenu des éléments précédemment analysés, il devient possible de saisir le sentiment de mépris exprimé par la narratrice. Celle-ci semble habitée par la douleur d'une quête identitaire profondément fracturée, oscillant entre un « je » et un « moi » aux contours indéfinissables. Le sujet se voit ainsi engagé dans une recherche incessante de lui-même, dans un mouvement introspectif où le « je » tente inlassablement de rejoindre un « moi » fuyant. Etre réduit à un simple numéro « la deuxième génération », accentue ce déracinement, et rend la construction d'une entité humaine sur sa propre terre natale d'autant plus problématique. Dans cette logique, l'exil, tel que le conçoit Postel, constitue « une forme de mort métaphorique » (2003, p. 421). Lorsque vivre équivaut à lutter, et que la terre natale devient un espace de négation identitaire, voire une prison symbolique, le terme d'exil s'impose comme le seul qualifiant pertinent pour désigner cette réalité géographique et existentielle dans laquelle « notre besoin de consolation est impossible à

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

rassasier, notre volonté d'exister farouche, notre folie n'est pas loin, notre patience est déraisonnable, notre rage ardente, notre soif de reconnaissance inextinguible (1996, p. 15).

A l'instar de nombreux romans abordant la question identitaire, celui-ci met en lumière les tensions intergénérationnelles, révélatrices d'un conflit latent entre héritage et appartenance. L'œuvre s'attache particulièrement à la condition des enfants issus de parents en situation irrégulière, ces « sans-papiers » présentés comme les produits d'une naissance non planifiée, marquée par la précarité et l'absence de reconnaissance institutionnelle. Ces enfants, fruits d'un entre-deux juridique et symbolique, se voient refuser le droit à une existence stable ; leur présence est tolérée, mais jamais pleinement légitimée. Leur identité s'inscrit dans une temporalité suspendue, marquée par l'instabilité, la discontinuité, voire l'effacement. Pour Ben Jelloun « l'identité est une construction perpétuelle et une valeur métisse (Essawy, 2025, p. 161).

Le handicap du beur, est d'être né à Resteville dans une famille d'immigrés où il n'y avait personne pour s'occuper « de cette génération qu'on a laissé pousser comme le chiendent dans un terrain vague. Tout ce que médias et spécialistes ont trouvé à faire, ça a été de donner un numéro à cette génération : La deuxième ! » (1996, p. 76). Des figures telles que Kamel, Omar, Rachid ou Naïma incarnent cette jeunesse brisée, dont les aspirations ont été étouffées précocement par les institutions éducatives elles-mêmes. Leur existence se réduit à une survie pragmatique, une lutte quotidienne pour satisfaire les besoins élémentaires. Comme le formule la narratrice « nous sommes à peine nés qu'on nous prépare une porte de sortie, une école de rattrapage, une vie dont les trous seront comblés à la mie de pain » (1996, p. 116). Pour elle, cet exil se manifeste par un désir obsessionnel de rupture « tourner les talons et s'enfuir » (1996, p. 53).

La figure de l'immigré en terre d'exil traverse l'œuvre de Tahar Ben Jelloun et trouve une résonance particulière dans *Les raisins de la galère*. A travers un titre en écho explicite à *Les raisins de la colère* de Steinbeck (1939)[1], l'auteur établit une filiation littéraire et symbolique. Les deux récits partagent une même trame, l'espoir d'un ailleurs meilleur se heurte à la réalité de l'exclusion, du désenchantement et de la colère, comme en témoigne cette phrase de Steinbeck « ils avaient faim et ils devenaient enragés. Là où ils avaient espéré trouver un foyer, ils ne trouvaient que de la haine » (1947, p. 327).

Ben Jelloun donne ici la parole à une jeune fille, figure représentative d'une génération sacrifiée, née en France mais constamment renvoyée à ses origines. Ses parents, marqués par la passivité et le silence, incarnent un modèle qu'elle rejette. Ce rejet nourrit chez l'héroïne un conflit identitaire profond, elle refuse l'étiquette de « beur »,

[1] Le titre *Les raisins de la galère* constitue un clin d'œil assumé au roman *Les raisins de la colère* de John Steinbeck, publié en 1939. En reprenant cette formule, Ben Jelloun ne se contente pas d'un jeu de mots, il inscrit son œuvre dans une filiation littéraire et critique. Là où Steinbeck dénonçait les injustices sociales subies par les migrants américains fuyant la misère du Dust Bowl en 1930 pour la Californie, Ben Jelloun explore les désillusions et les violences vécues par les immigrés nord-africains dans la France contemporaine. Les deux romans convergent dans leur dénonciation de l'exclusion et leur mise en récit d'une humanité marginalisée, broyée entre l'espoir d'un monde meilleur et la brutalité des réalités sociales.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

renie sa part tademaitienne et perçoit son héritage comme un poids qui freine ses ambitions en déclarant : « voici qu'aujourd'hui, moi, Nadia, née en France, devenue française avec encore de la terre algérienne collée à la plante des pieds, moi, la rebelle qui refuse d'être réduite à la condition de Beur (1996, pp. 89-91). Nadia rêve d'une vie de citoyenne française à part entière mais l'attitude des français envers elle et sa famille, accentue sa haine et crée en elle le désir de révolte pour construire une nouvelle France qui lui conviendrait « A toi de l'effacer, à toi d'en gommer les traces sur les mains calcinées de ta mère » (1996, p. 90).

En somme, ce qui perturbe l'héroïne c'est ce numéro « deuxième ». Maudit, car tout ce qui lui appartient est différent, rêves stériles qui se résument en « hache » pour travailler la terre et gagner quelques mies pour remplir les gueules arabes qui ne sont jamais rassasiés ? Nadia exprime cette stigmatisation avec une lucidité amère « peut-être que nous sommes le sel maudit de la terre, la mauvaise graine qui pousse toute seule là où elle tombe, peut-être qu'on nous a fait venir ici pour casser, tordre et mordre le fer ? » (1996, p. 116). Une parole qui révèle la conscience d'un destin imposé, forgé dans le rejet. Dans cette logique d'exil intérieur, la nuit devient pour les personnages un espace symbolique de repli et de consolation. Elle agit comme un refuge, une zone de protection contre la violence extérieure, un lieu intime où peuvent s'exprimer les douleurs contenues. C'est dans l'obscurité que les larmes trouvent libre cours, loin du regard social. Comme l'affirme la narratrice « la nuit est mon territoire libéré, ma solitude préférée, ma valeur refuge. Quelque chose en nous ne cesse jamais de pleurer comme les murs humides d'une prison : est-ce l'enfance trop éphémère ? » (1996, p. 124). Cette parole poétique met en lumière une intériorité marquée par la fragilité, où la nuit révèle moins un apaisement qu'un espace de mémoire blessée et de nostalgie d'une enfance inachevée.

Tout au long du roman, la narratrice insiste sur l'étroitesse de l'espace dans lequel évoluent les jeunes issus de l'immigration, en particulier les beurs. La banlieue, telle une enceinte carcérale, enferme ces individus dans un territoire clos, où l'évasion, même brève, devient un acte de survie, une tentative de respirer au-delà des murs symboliques. Dans ce contexte, la rupture familiale, fréquente chez les jeunes en quête d'autonomie ou de sens, s'inscrit dans une logique de fuite face à un environnement oppressant « il n'était pas le premier père maghrébin voir un de ses enfants lui échapper » (1996, p. 99). Ici, la densité sémantique du discours confère au texte sa portée signifiante et sa lisibilité critique. L'héroïne y incarne une figure de marginalité radicale, sa présence est perçue comme intrusive, presque nuisible, à l'image d'une plante herbacée indésirable dans un potager ordonné. Son existence, inconfortable et rejetée, semble devoir être effacée. Vivre à Resteville relève, pour elle, d'un non-sens, d'une erreur géographique et symbolique qu'il faut corriger, d'un malentendu identitaire à dissiper « moi, je suis plutôt du genre herbacé, sans doute de la mauvaise herbe, celle qui pousse n'importe où et qu'on arrache machinalement sans se poser des questions. (1996, p. 119).

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

En définitive, *Les raisins de la galère* inscrit l'exil au cœur de l'énonciation, affectant aussi bien les enfants nés en France que leurs pères, brisés par le prix de leurs illusions. Entre le rêve d'un retour impossible et le désir d'assurer un avenir à leurs enfants, ces derniers finissent par s'enfermer dans la solitude. Le choc entre l'éducation laïque française et l'héritage culturel algérien engendre un malaise identitaire partagé où les parents cherchent à préserver l'entité arabo-musulmane, tandis que leurs enfants aspirent à une intégration sans rejet. Ces *grappes de colère* n'appartiennent à aucun lieu, avec des rêves étouffés et une mémoire blessée. Ainsi, « l'exil est une torture marquée par le déracinement, la rupture, l'esseulement, la nostalgie de sa patrie et de son identité perdue » (Wan, 2022, p. 315).

4. Conclusion

L'analyse de *Les raisins de la galère*, roman du malaise et de la douleur identitaire, révèle l'écart profond entre l'assignation à l'anonymat "être un numéro" et le désir d'énonciation de soi "devenir un je". Ce tiraillement entre rejet et quête d'acceptation engendre un dégoût existentiel et moral. Par une écriture allégorique et une esthétique du trouble, Ben Jelloun met en lumière les carrefours identitaires, où le regard porté sur l'autre, autant que celui que l'autre pose sur soi, dévoile les logiques idéologiques de l'exclusion.

Ainsi, cette quête perpétuelle, marquée par le malheur et le tragique, pèse lourdement sur les pas des beurs, imprimant dès leur naissance une étiquette indélébile. Ce regard de Tahar Ben Jelloun sur les "beurs" dépeint des individus condamnés à une issue tragique. L'échec des personnages de Resteville est omniprésent. Cet espace de décomposition est dépourvu de bonheur, où chacun des personnages est "problématique". Ce qui les distingue, c'est uniquement le degré de malaise et l'intensité de leur désir de révolte. Ces personnages, abîmés par des forces extérieures telles que l'intimidation, le racisme ou la stigmatisation sociale, mais aussi par des conflits intérieurs (refus de soi, malaise existentiel, nostalgie ou mélancolie), se trouvent pris dans un dilemme identitaire. En perpétuelle quête d'eux-mêmes, ils errent dans un exil sans lieu, qui les conduit inévitablement vers une fin tragique.

Au terme de cette analyse, il apparaît que l'héroïne, à travers un "je problématique", transmet au lecteur une histoire et une culture marquées par un passé qu'elle ne souhaite pas renier, mais plutôt intégrer à son présent. Elle ne cherche pas à rejeter sa culture d'origine, mais à s'inscrire dans la société française en affirmant une identité culturelle propre. Le *je* de Nadia est un *je* anonyme, en quête de reconnaissance, exprimant la détresse d'une « deuxième génération » en quête de légitimité. Marginalisée, elle cherche à exister pleinement au sein d'une société qui la relègue en périphérie. Cette histoire ne dépeint pas seulement un être aliéné, mais un sujet lucide, conscient de sa condition, et engagé dans sa propre trajectoire. A travers ce personnage problématique, Ben Jelloun esquisse une idéologie qui vise à susciter un potentiel d'identification chez le lecteur.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Références

[1] Achour, C., & Rezzoug, S. (2005). *Convergences critiques, Introduction à la lecture du littéraire*. Office des publications universitaires
[2] Amossy, R. (2009). *L'argumentation dans le discours*. Armand Colin.
[3] Bakhtine, M. (1970). *La poétique de Dostoïevski*. Edition du Seuil.
[4] Ben Jelloun, T. (1996). *Les raisins de la galère*. Fayard.
[5] Bonn, C. (2001). « L'exil et la quête d'identité, fausses portes pour une approche des littératures de l'émigration ? », in Cultures transnationales en France Des « Beurs » aux ?, dir. Gafaiti Abdelhafid. L'Harmattan.
[6] Bouazza, M., & Yagoub, F. (2024). *Dialectique entre identité et altérité dans Le nez sue la vitre d'Abdelkader Djemai*. In « Identité, altérité et opensées métisses en littérature : Réalités, illusions ou horizons ? », dirs. Meskine Mohammed Yacine et Berrezoug Hanaa. Edition Alphadoc.
[7] Bouzar, W. (2006). *Roman et connaissance sociale, Essai*. Office des Publications, Universitaires.
[8] Essawy, G. (2025). Diglossie dans la littérature "arabe" francophone : du morphème à l'identitème. *Revue Algérienne des Sciences du Langage*, 10 (1), 156-172
[9] Lukács, G. (1968). *La Théorie du roman*. Editions Denoël.
[10] Postel, P. (2003). La voix de l'exil ou la naissance de l'élégie moderne. Le Lisao de Qu Yuan, les Tristes d'Ovide. *Revue de Littérature Comparée*, 308 (4), 415-436.
[11] Saint-Martin, F. (1966). « Lucien Goldmann et le nouveau roman ». *Revue Liberté*, 8(4), 94-101.
[12] Steinbeck, J. (1947). *Les raisins de la colère*. Editions Gallimard.
[13] Wan, J. (2022). L'ambivalence et le paradoxe de l'exil dans l'écriture de Milan Kundera. *Ethnologies*, 44(1), 313–330. https://doi.org/10.7202/1096069ar
[14] Tanji, L. (2024). Exile Between Dream and Reality: Comparing North African and African Literature. *Asian Journal of Social Science and Management Technology*, 6(2),135-145.

Remerciements

Je tiens à exprimer ma sincère reconnaissance à deux professeurs qui m'ont accompagnée tout au long de mes réflexions scientifiques et de mes travaux de recherche : le Professeur Pierre Masson, Professeur émérite à l'Université Paul-Valéry III, Montpellier et co-directeur de ma thèse de doctorat en sciences des textes littéraires, ainsi que Patrick Voisin, agrégé de grammaire, Professeur de chaire supérieure (H) et membre du Laboratoire Babel (EA 2649) de l'Université de Toulon (France). Leurs encouragements, leur regard avisé ainsi que leurs précieux conseils ont été essentiels à la construction et à l'approfondissement de mes réflexions académiques.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International

Notices bio-bibliographiques

Merahia Bouazza est Maître de conférences HDR et professeure de littérature à l'Université de Relizane (Algérie). Elle est membre du laboratoire Traduction et Méthodologie (TRANSMED) à l'Université Mohamed Ben Ahmed Oran 2. Spécialiste des études littéraires, ses travaux s'articulent principalement autour des mécanismes de la fiction et des représentations de l'humain dans le roman. Elle s'intéresse particulièrement à la critique littéraire, à l'analyse du discours, à la narratologie et à la construction du personnage, tout en accordant une attention soutenue aux problématiques liées à l'identité et à l'altérité. A travers ces axes de recherche, elle explore les multiples façons dont la littérature interroge les rapports à soi, à l'autre et au monde. Elle a publié un article intitulé « Le silence : un paradigme de sens dans *Un été de cendres* d'Abdelkader Djemaï », dans la *Revue Expressions maghrébines*, Juin 2021. Elle a publié dans un collectif sur « (R) elire Rachid Mimouni : entre hier et aujourd'hui » un article intitulé « La transfiguration de la notion de marginalité dans *Une peine à vivre* de Rachid Mimouni », Août 2021 aux éditions Classiques Garnier. Nombre de ses travaux portent sur les notions de stéréotype, d'identité, d'exil et d'altérité. Elle s'intéresse également aux modalités de l'écriture dans la production romanesque contemporaine, en explorant notamment des formes telles que l'écriture du silence ou l'esthétique du délire. En 2023, elle a publié un article intitulé « De la stéréotypie et son énonciation : la spécificité énonciative du stéréotype dans *Un été de cendres* de Abdelkader Djemaï » dans la Revue Algérienne des Lettres, 7 (3), 149-160. Puis, en 2024, elle publie une nouvelle contribution : « Échos historiques de la pratique onomastique dans *A quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra », Multilinguales, volume 12 (1), 166-175.

Déclaration de conflits d'intérêt

L'auteur n'a déclaré aucun conflit d'intérêt en ce qui concerne la recherche, la paternité et/ou la publication de l'article.

L'œuvre est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International